

LAISSEZ-NOUS VOIR LES FILMS !

Sur le plateau du « Cercle », ça discutait de don Quichotte. Le film de Terry Gilliam, on le sait, est enfin terminé après des décennies de péripéties. À l'heure où j'écris, il s'apprête à être présenté à Cannes... et au tribunal. Car le producteur Paulo Branco menace de cadenasser *L'Homme qui tua don Quichotte* à cause d'un différend avec son réalisateur. Ainsi, tandis que ses mains mimaient les moulins de La Mancha, Philippe Rouyer s'est emporté : « Laissez-nous voir le film ! » Ce devrait être l'évidence. Les gros sous et grands ego des créateurs ne nous concernent pas. Nous avons assez de nos propres soucis et nous voulons tout simplement aller au cinéma.

D'une façon différente, la question se pose aussi pour le « cas Netflix » que décorative Hubert Niogret dans ce numéro. Cette plateforme ne révolutionne pas le cinéma mais la façon dont on le regarde. Netflix est une machine qui permet de zapper un générique, d'entamer une série sur une télé, pour la poursuivre sur une tablette et l'achever sur un smartphone. En un mot, elle offre la possibilité de surfer sur tous les écrans... à l'exception du plus grand. Elle nous invite à voir des films partout, tout le temps... sauf au cinéma. Grand gourou du 7^e art, Martin Scorsese s'accommode de ce pacte. Alfonso Cuarón, technicien surdoué qui travaille le 70 mm et maîtrise les outils les plus sophistiqués, accepte de se mettre au service d'une maison qui édite du « cinéma de poche ». De notre côté du miroir, on pourra crier : « Laissez-nous voir les films » en ajoutant « au cinéma » ! Mais on connaît trop la réplique de Gros Coco dans *De l'autre côté du miroir* : « L'important est de savoir qui sera le maître, un point c'est tout. »

Voilà le monde que Pierre Rissient vient de quitter, juste avant la réédition de son film *Cinq et la peau*, l'un des « Cinémas retrouvés » de ce numéro. Ce monde n'était plus vraiment le sien. Pierre était respecté de tous, non pour la fonction qu'il occupait mais pour la personne qu'il était. Il disait « vivre comme un aventurier » et n'avait pas de métier précis. Il travaillait dans un étonnant gourbi avec un assistant discret et débordé, parmi des savonnettes piquées dans les palaces, des tee-shirts de productions obscures, des badges de festivals lointains, des recueils de poètes oubliés, des scénarios de stars ou d'inconnus et un répondeur qui croulait sous les messages tombés de Hollywood ou Jakarta. Il savait appeler telle ou telle personne, pour parler de tel ou tel projet, organiser un déjeuner avec X qui connaissait Y... Au bout du compte, si un film émergeait du chaos, son nom apparaîtrait furtivement au coin du générique. Ou pas du tout. Ainsi aura-t-il consacré sa vie à nous laisser voir des films. Ceux qui avaient disparu et qu'il tirait des limbes. Ceux qui n'existaient pas encore et qu'il aidait à naître. Ses colères stupéfiantes faisaient tonner sa voix comme un orage d'été. Ses fous-rires malicieux, presque silencieux, faisaient fondre ses yeux. Et en général, avant de raccrocher, il lançait sans façon un joyeux : « Salut, vieux ! »

Adrien Gombeaud

À propos de notre Chantier de réflexion du mois d'avril (n° 686), nous tenons à rappeler le travail de Jean-Pierre Pagliano sur Jacques-B. Brunius, notamment dans la réédition du livre de ce dernier, *En marge du cinéma français* (L'Âge d'homme, Lausanne, 1990), et dans *Brunius* (L'Âge d'homme, Lausanne, 1987). Nous signalons aussi que le texte de Brunius sur *L'Année dernière à Marienbad*, d'abord paru dans *Sight and Sound*, a été publié dans nos colonnes (traduction de Pagliano et Laurette Brunius, n° 329-330, juillet-août 1988), précédé d'un article de Jean-Pierre Berthomé sur les deux ouvrages précités.